

pas l'Histoire

Je conclus, sans commentaire, par le titre de cette mise au point «Maâza wa law târet» et 5 juillet wa law de 1830, puisqu'il est de notre nature d'Algérien de mépriser tout ce qui vient de nous, pour porter aux nues tout ce qui vient de l'étranger, à tel point que nos terres restent incultes comme l'est d'ailleurs notre pensée.

Il est vrai, qu'avec le temps qui s'écoule inexorablement, des faisceaux de lumière sont projetés pour éclairer des zones d'ombre. Le 5 juillet 1963 n'est que la suite logique d'évè-

nements troubles ayant commencé en 1950, avec l'affaire de la poste d'Oran où Ahmed Ben Bella a fait une déclaration écrite qui allait au-delà de ce que pouvait attendre la police coloniale.

Son «évasion» de la prison, en 1953, suscite des interrogations, son opposition au contenu de la plate-forme de la Soummam, notamment ce qui concerne la primauté de l'intérieur sur l'extérieur et du politique sur le militaire, n'a fait que pousser le bouchon. Son arrestation, avec ses quatre compa-

gnons, le 22 octobre 1956, alors qu'il était le seul armé d'une mitrailleuse, et sa médiation par Le Caire et Paris portant aux nues son nom, alors que Mohamed Boudiaf était le chef de la délégation, en disent long.

Ses propos grossiers et tonitruants lors du congrès de juin à Tripoli et l'aide reçue en armes de la part de Gamal Abdenacer, en avril 1962, et la France coloniale, en sourdine nous donnent froid dans le dos et nous appellent à une méditation profonde sur le pourquoi du

glissement du 3 au 5 juillet de la fête de l'indépendance.

Mais l'histoire est têtue comme une mule : qu'on l'enterre ou qu'on l'immerge dans les eaux profondes de l'océan, elle finit toujours par redresser la tête pour nous narguer ! N'est-ce pas un cadeau à l'ancien occupant que célébrer la prise d'Alger.

La reconduction du sigle FLN n'était-elle pas faite pour la traîner dans la boue et le salir, lui qui n'était pas préparé pour la gestion des affaires de la cité, malgré son héroïsme et sa

gloire durant le combat libérateur ? En somme, c'est une façon de lui faire plier les genoux, lui qui a triomphé de la France coloniale ! Il est vrai qu'à médaille de mérite militaire donnée, la soumission du bénéficiaire est assurée sans qu'il n'y ait eu aucun intérêt pour les maquis de l'ALN du fait que l'intéressé séjournait au Caire jusqu'en octobre 1956 et en prison d'Aulnoy (France) jusqu'au cessez-le-feu qui verra une lutte sans merci s'engager pour la prise du pouvoir.

O. A.-A.

ABDELLALI MERDADI RÉPOND À BADR'EDDINE MILI :

«Arrête ton char Mili !»

Badr'Eddine Mili semble s'étonner (*Le Soir d'Algérie*, 16 juillet 2012) que dans le défilé militaire du 14 Juillet, à Paris, un char rappelle Constantine et l'année 1837, celle de sa prise par l'armée française de conquête, dans la nuit désolée du 12 au 13 octobre. Le fait en soi est curieux, lorsqu'il ne verse pas dans la déplaisante démagogie.

En quoi revient-il à un Algérien – farouchement indépendant et Badr'Eddine Mili l'est assurément, me semble-t-il – de mesurer les hommages de l'armée d'un pays étranger à son passé, à ses passés impériaux, républicains et coloniaux et en être publiquement outragé et mortifié ? Faudrait-il exiger d'une institution d'un pays étranger, qui a été certes, hier, notre ennemi, de renier ce qu'ont été ses engagements et les combats qui ont forgé son histoire singulière ? Au nom d'un réalisme politique hasardeux. C'est bien de cela qu'il s'agit.

Algérien et Constantinois, attaché à l'histoire de mon pays, et plus particulièrement à l'histoire tourmentée de ma cité, je ne me sens pas le droit de juger ou de censurer les célébrations de l'armée française. «CONSTANTINE 1837» sur un tank français, dans une manifestation commémorative qui s'adresse aux Français, ne m'émeut pas. Et je n'en ferai pas un problème de conscience.

Il est vrai, que le 13 octobre 1837, à Constantine, retentissent tragiquement

des blessures infligées à notre humanité. Comment, cependant, nier que les événements qui s'y déroulent appartiennent à la France, à son armée et à son aventure coloniale ? Mais, plus encore, aux Constantinois, dont il faudra se résoudre à dire les responsabilités dans une sombre déroute, longtemps inconsolée. Cent soixante-quinze ans, après le 13 octobre 1837, les historiens algériens n'ont pas su écrire cette page douloureuse et en relever les dures vérités.

Le Traité de la Tafna, signé le 30 mai 1837 par Abd El Kader et Bugeaud, a rendu possible la prise de Constantine, stratégiquement isolée par l'envahisseur, désertée par le bey Ahmed (qui continuera, jusqu'en 1848, à guerroyer dans les sables au nom de la Sublime Porte, en rêvant de réinstaurer le glaive turc sur le pays ravagé) et par le gros de ses troupes, repliées dans les hautes plaines.

Au bilan français du 13 octobre 1837, on recensa la disparition du général Danrémont et du colonel Combes et d'une centaine de soldats, sous les fortifications minées de la citadelle aérienne.

Il y eut, sans doute, dans cette entreprise impérialiste française plus de victimes emportées par les fièvres dans les marécages de Sidi-Mabrouk que dans son éprouvant siège. Je m'attriste que – dans le décompte d'une journée sans gloire pour les Constantinois – soit convoqué à titre de rappel, par Mili,

sur le registre d'une gravité cauteleuse, le spectacle effarant de ces «femmes, vieillards et enfants, jetés dans les précipices du Rhumel». Il convient de signaler que seules les femmes – sans distinction d'âge et de condition sociale – ont été poussées dans les précipices qui enserrèrent le rocher, subissant – en cette affligeante circonstance – la tyrannie des pères, maris et frères, qui les ont sacrifiées pour préserver leur honneur et aussitôt tomber dans la flétrissure de la reddition. Malek Bennabi a noté cette marche suicidaire des femmes, longtemps remémorée dans sa famille : «Mon aïeule, Hadja Baya, a vécu cette tragédie. Son père et sa mère, la poussant devant eux à travers les rues d'une ville en désarroi, la conduisirent au bord du précipice, comme Abraham avait conduit jadis son fils Ismaël pour le sacrifice propitiatoire sur l'autel de Dieu. Cette fois, mon aïeule devait être immolée sur l'autel d'une patrie détruite pour sauver l'honneur d'une famille musulmane» (*Mémoires d'un témoin du siècle* [1905-1973], Alger, Samar, 2006).

Voilà le mot juste qui éveille le drame nocturne des Constantinoises au mois d'octobre 1837 : immolées ! J'ai aujourd'hui une pensée pour ces femmes qui ne sont sorties du gynécée – où elles étaient enfermées – que pour se perdre dans les coupantes falaises du martyre. Longtemps, au XIX^e siècle, des veillées sororales explorées ressourceront, dans

le secret des patios embrumés, un chant de deuil, d'une désespérance jamais comblée :

Mon cœur est consumé par une flamme ardente
Car les chrétiens ont pris Constantine
Ô feu de mon cœur ils détruisent les mosquées
Où donc est le Croyant qui vaut dix hommes
Et dans le bras vengeur
Brandira la lame, ceindra l'épée,
Fera éclater la poudre et charger les fusils ?

Mais où étaient les cortèges de croyants dont chacun pesait dix hommes ? Les Constantinois devraient aujourd'hui encore porter l'opprobre de cette journée du 13 octobre 1837 où la seule liberté consentie à leurs femmes était de mourir – de mort violente – sur le lit putride du Rhumel. Qu'ils apprennent à lire leur propre histoire et à en faire un destin avant de s'en prendre à celle que savent écrire les autres. Ce serait une canaillerie de faire de cette date, de Constantine – qui n'aspire plus aujourd'hui qu'à être une ville d'amitié et de paix – et surtout de ce pacifique blindé du 14 Juillet sur les Champs-Élysées, qui n'est pas un stigmat jeté sur le front de l'auguste Algérie, des objets de ressentiment dans ses relations avec la France. Comment ne pas céder à ce cri salutaire : «Arrête ton char Mili !»


A. M.

Félicitations

A l'occasion de la réussite de l'examen du **bac** de notre chère **LAÏFAOUI Khadidja** la famille LAÏFAOUI la félicite chaleureusement et l'encourage à d'autres succès dans l'avenir Inch'Allah.

Nous sommes fiers de toi.

Félicitations



M. et M^{me} Taïbi Slimane félicitent leur fille **AMINA** pour sa réussite à sa licence en sciences politiques.

Bravo !

F 130243

Félicitations



Le grand-père KHERRABI Mohamed, le père Chamssedine et les oncles félicitent la petite-fille et nièce **SABRINA** pour sa réussite au BEM. Bravo et à d'autres succès inch'Allah.

Félicitations

C'est avec un immense honneur et bonheur que la famille **HOUMA** et surtout le papa Hafid, la maman Saïda et le petit Abdelhadi sans oublier la chère mamie El Aldja, sans oublier la famille ZENATI et surtout la mamie Malika, tonton Saâdedine et la tata Nawel félicitent l'adorable et la perle si chère **HOUMA Rania** pour sa réussite avec mention T.B. au BEM.

